

Ô siècles de barbarie, siècles féroces,
où l'ennemi vaincu servait de pâture
à son vainqueur et d'ornement à son triomphe,
non, vous n'approchez pas de l'atrocité de celui-ci !

SADE

A PRÈS les déceptions qui suivirent les espoirs allumés par Mai 68, nous étions une petite bande d'amis révoltés à partager le refus du travail. Nous volions beaucoup dans les grandes surfaces, nous fîmes une ou deux belles escroqueries... mais nous faisions aussi des chantiers au noir.

Vers 1972, quatre d'entre nous – Quico F., Bernard E., Gérard J. et moi – décidâmes d'aller chercher l'argent là où il est : dans les banques. Notre projet était de financer la constitution d'un groupe sans nom et sans hiérarchie pour mener des actions subversives contre l'État, l'économie et la société marchande. Comme le butin de ces quelques premiers coups était trop maigre pour couvrir autre chose que nos dépenses personnelles (voyage en Grèce...), nous mîmes un terme à cette activité en 1975.

En 1978, nous fîmes la connaissance de nouveaux compagnons : Hugues O., René L., Jacques N., Georges P., Jean-Claude B. et Francis F., presque tous « déjà connus des services de police » – ce qui ne nous gênait en rien. Rebelles au travail, fêtards, jouisseurs, ils partageaient notre profond mépris des banquiers et notre désir de nous en prendre à leurs établissements. Avec eux, nous remîmes ça dans une dizaine de banques avec plus ou moins de succès, avant d'être tous arrêtés en 1980 à la suite d'une dénonciation dont nous n'avons

jamais connu l'auteur. Je fus appréhendé le dernier, le même jour que Bernard et Francis qui avaient commis, la veille, un vol à main armée – vol alimentaire que je ne cautionnais pas. Suite à des dissensions qui avaient fini par apparaître, après un accrochage avec René, je m'étais écarté de toute action depuis plusieurs mois et j'avais pris mes distances avec Hugues et ses amis. En dépit de cela je leur conservais toute mon estime. Ayant rompu tout contact avec eux, mon arrestation fut pour moi une surprise. Ce n'est qu'à la suite des interrogatoires que je compris. Seul Quico échappa au coup de filet.

Le « gang des Poissonniers » : c'est sous ce nom inventé par un journaliste véreux, animal servile du lamentable commissaire Robert Mertz – chaud de la tête et futur responsable de la Brigade de répression du banditisme (BRB) –, que *le Parisien libéré* nous désigna dans ses colonnes.



Il était 10 h 30 à l'horloge qui taille le temps...

Dans le quartier de la Glacière régnait le va-et-vient habituel. Un soleil pâle filtrait d'un ciel de printemps timide. Je sortais de l'hôpital. Un hôpital pas comme les autres : cour des miracles pour paranos, toxicos et autres *schizos*. Une pépinière de mal-être venue se perdre sous l'auréole protectrice des psychiatres et de leur patronne Sainte-Anne. Moi, je venais juste d'y suivre un traitement d'ionisation pour favoriser la reconstitution musculaire du deltoïde que je m'étais déchiré en faisant une mauvaise chute à skis. Je sentais déjà une nette amélioration. Le soir même, j'allais pouvoir ripailler avec l'ami Coco. Un vrai plaisir en perspective. Je marchais sur le fil de mes pensées gastronomiques tandis que derrière moi se tramaient des ruses de Sioux...

Rien vu venir.

Ils me sont tombés dessus sans ménagement.

– Police ! Bouge pas ou t'es mort !

Pression froide des canons de gros calibres sur mes tempes

et sur mon cou. Comprendre... mais quoi exactement ? Une blague ? Tout s'accélère, les cris, la bousculade... Je me sens partir en avant, je racle le trottoir de tout mon long ; coups de pieds en pleine poitrine. Piétiné comme une carpette, je gueule. On me tord les bras derrière le dos, bruit sec d'une paire de menottes se refermant sur mes poignets. Encore quelques coups de pieds.

– Si t'en veux encore, tu nous le dis !...

Je suis soulevé et brutalement jeté sur un banc public comme un sac. Une passante s'alarme :

– On n'a pas idée de frapper les gens comme ça !

– Madame, c'est la police, coupe sèchement un inspecteur.

La gentille petite dame fait rapidement volte-face et disparaît.

Merci, chère Madame... Ne craignez rien, ce n'est qu'un petit passage à tabac, pour faire joli... Ces messieurs sont payés pour veiller sur votre sécurité avec l'œil aiguisé du léopard accroupi dans les bambous ; vous pouvez, gentille Madame, dormir sur vos trois oreilles...

Ce 18 mars 1980, à 10 h 30, ce n'est pas l'heure des mandolines ; les questions de routine se succèdent : qui je suis, d'où je viens... Vérification des papiers. Saisie de mon portefeuille et de mes clés.

– On t'a vu courir au parc Montsouris. Dis-toi bien que nos balles vont plus vite que toi !

C'est sans équivoque. Serré de très près, j'entre dans le couloir de mon immeuble. À l'étage, un des policiers ouvre ma porte. Christine, l'aînée de mes filles, est là, plongée dans ses révisions du bac. Elle lève la tête, surprise. Ma compagne Gislaïne, sans *h* – ainsi l'ont décidé sa marraine et l'officier d'état civil –, m'accueille avec un léger sourire, l'air de dire : « Dis-donc, y a du monde... » Je la considère en silence.

– Police ! On n'est pas là pour se regarder dans le blanc des yeux. Votre mari a des choses à voir avec nous.

Ma fille baisse la tête pour ne plus voir les flics qui m'entraînent dans la pièce voisine. Gislaine comprend qu'il ne s'agit pas de compagnons de comptoir. Je vois passer sur son visage une sorte de souffrance sèche, sans larme.

Les inspecteurs se mettent à m'interroger.

– Paraît que tu fais dans les fausses cartes de police ? Ton copain en avait une sur lui quand on l'a arrêté. Il nous a parlé d'un certain Antoine... c'est bien toi ?

– Non ! Moi, c'est Louis.

– T'es pas obligé de faire des efforts... mais on n'en fera pas non plus.

Je suis complètement sonné ; ce que je veux, c'est qu'ils se barrent de chez moi, qu'ils foutent la paix à Christine et Gislaine. Après quelques secondes d'hésitation, je lui désigne un livre de ma bibliothèque.

– Tu fais du yoga ? Remarque, c'est pas mal pour se détendre après un braquage...

Son collègue lâche un rire gras ; l'autre secoue le livre d'où s'échappe la photocopie de la carte d'identité d'un commissaire qu'il retourne dans tous les sens.

– C'est tout ? Comment tu t'es procuré ça ?

– Dans un journal. C'est facile à vérifier : c'était dans *Libération*, qui dénonçait la présence de cet homme dans un groupe de manifestants.

Les deux policiers se regardent, perplexes. Déçus même. Voyant qu'il n'y a pas grand-chose à tirer d'une pièce à conviction si minime, ils laissent tomber.

– OK ! Pour les cartes, on verra plus tard. Voyons les armes : donne-nous ce que tu as.

Je lui remets un revolver Smith & Wesson, calibre 45 : celui de mon père pendant la Résistance.

– T'as rien d'autre ?

– Non, c'est tout ce que j'ai...

Il saisit sur mon bureau le maudit cahier que j'ai laissé comme ça, par mégarde. On n'est jamais assez prévoyant... Merde ! une feuille s'en échappe, il s'en saisit. C'est un

ramassis d'informations disparates : formules de peinture, adresses de chantiers, brevets d'agriculture... modèles de grenades, formules chimiques de fumigènes.

– Tu peux nous éclairer ?

– Éclairer ? Il n'y a rien de très intéressant.

Ils m'invitent d'un ton vif à cesser de les prendre pour des imbéciles.

– Tu vas pas nous dire que t'as rien à voir avec le braquage d'hier... que t'étais pas avec tes deux potes ?

L'entrée d'un flic en tenue met fin à notre entretien. En sortant de la chambre, j'aperçois Gislaine et Christine, habillées, prêtes à partir.

– On peut y aller ? demande le nouvel arrivant.

– Oui, c'est terminé : on embarque tout le monde.

– Attendez ! Je vois pas ce que ma femme et ma fille ont à voir dans cette histoire !

– On les emmène juste comme témoins.

Le hasard veut que ma cadette soit au lycée, sinon elle aurait également droit à la croisière. Le car de police attend sur la place, à quelques mètres de notre domicile.

– Tu vois qu'on est gentils : tout dans la discrétion ! Pas de tintamarre, pas de sirènes !

C'est toujours le même qui parle. Celui qui m'a le plus cogné dessus.

– Dans le fond, Antoine...

– Moi, c'est Louis !

– OK ! OK !

Les deux battants de la porte arrière claquent et le fourgon démarre. Un embouteillage nous retient quelques minutes avant d'arriver au commissariat. Au coin de la rue, j'entrevois un petit café. Deux hommes qui en sortent interpellent les inspecteurs.

– Vous les avez serrés ?

– Devine !

Ça doit être là que les inspecteurs viennent se bourrer la gueule après la « chasse », une sorte d'annexe de la Deuxième

Brigade territoriale. Nous arrivons au commissariat. On me fait monter au deuxième. Le soleil s'est caché ; l'après-midi s'annonce grisâtre. Le comité d'accueil me fait vider ce qui reste dans mes poches. C'est l'usage. Tâches monotones, locaux sinistres. L'ambiance est lourde. Je suis tiré de mes réflexions par une phrase dont je m'explique mal le sens.

– Le patron veut qu'on le mette au « frigo ».

L'homme qui vient de parler gère les mouvements des prévenus. Il porte une petite moustache, son crâne présente une calvitie naissante et son dos se courbe sous le poids d'une existence passée à remplir et à vider des cellules. Une clope jaunie pend à la commissure de ses lèvres. Son pantalon et sa chemise s'accordent au pâle coloris de la pièce. C'est l'archétype du fonctionnaire en fin de carrière qui attend la retraite.

« Au frigo », qu'il a dit, le patron. Ça promet...

Le type me fait entrer dans un cachot très étroit isolé au fond d'une pièce à proximité d'un réfrigérateur. Le fonctionnaire croit devoir s'excuser pour les menottes qui me maintiennent les mains dans le dos.

– C'est la consigne : ils veulent que vous gardiez les bracelets. Je viendrai vous les desserrer quand ils iront manger.

Je le remercie. L'espace est exigü. Une toute petite banquette pour s'asseoir. Je m'y effondre. Une bonne heure passe avant que je l'aperçoive derrière le grillage de la porte.

– Vous allez voir ces messieurs.

Il m'entraîne dans un long couloir. Sur la gauche s'alignent d'autres cellules où des prévenus attendent. Au fond, j'aperçois, perdus, deux petits visages inquiets : ceux de Gislaine et Christine. Deux paires de grands yeux. Nos regards se croisent quelques secondes, juste le temps de leur adresser un signe de tête. Je suis envahi par un vertige indicible : contrairement à ce que le flic a dit, elles sont aussi en garde à vue. J'entre dans le bureau où m'attend l'inspecteur, toujours avec ces satanées menottes qui m'engourdissent les mains. Mon interlocuteur se montre d'une parfaite courtoisie – à part le

tutoiement. Il me fait asseoir et commence à m'interroger sur mon curriculum vitae – dont on a vite fait le tour. Après avoir épuisé les questions les plus courantes, nous en arrivons au pourquoi du comment.

– Alors, Antoine, tu dois savoir pourquoi t'es là... On sait tout ! Pense à ta femme... À ta fille... Tu veux pas foutre leur vie en l'air ?

Je reste sans réaction.

– Antoine, je te préviens, si on tombe pas d'accord, je mets tout le monde au placard.

Voilà pour le marché. Net. Précis. Finies les violences physiques, on passe aux menaces sur ma famille. Ils visent juste. Chantage. Pour autant, je ne moufte pas. Résultat : au frigo, Antoine...

Il va devoir se concentrer sur vos propositions, l'Antoine... En passant dans le couloir, il va pouvoir sentir une nouvelle fois l'inquiétude de sa petite femme et de sa fille... le désespoir qui les envahit...

Retour au frigo. Au moment de refermer la porte, le fonctionnaire mélancolique marque un temps d'arrêt pour s'inquiéter de savoir si j'ai faim. Il m'apporte un casse-croûte et une bière.

– Je vais vous desserrer les menottes...

Il me laisse à nouveau seul. Je le vois partir le dos voûté et la tête basse. Cet homme, c'est comme une sorte de tristesse ambulante.

L'exiguïté du réduit où je suis enfermé m'opresse. Je n'ai aucune notion de l'heure. J'entrevois par la fenêtre sale quelques façades illuminées qui m'indiquent que la nuit est tombée. Le silence se fait encore plus lourd et mes paupières aussi ; je sombre dans un demi-sommeil. Quelques minutes plus tard, j'entends des portes claquer, des bruits de pas dans l'escalier.

– À demain !

– Salut !

De gros flocons de neige glissent sur la vitre sale de la fenêtre minuscule. Le printemps prépare mal son entrée. J'essaye de m'assoupir en me recroquevillant sur moi-même quand je vois apparaître mon geôlier mélancolique.

– Le commissaire a ordonné votre transfert au commissariat central du XVIII^e, place Jules-Joffrin...

Je me retrouve à nouveau dans le car de police, menottes aux poignets. La circulation est dense. Nous roulons lentement. J'en profite pour regarder les passants ; des femmes, des hommes.

Cols relevés, parapluies ouverts, emmitoufflés dans de chauds vêtements. Tous se dirigent vers leur chez-soi après le boulot. Pour eux, comme tous les soirs, ce sera la bouffe, les gosses et le petit écran.

Face au commissariat central, on m'extrait vivement du véhicule. À l'entrée d'un grand hall, je renifle une odeur de vieux murs, de sol mal lavé et de tabac froid, une odeur âcre, un peu acide, avec un relent de Crésyl qui me rappelle l'hygiène des pissotières. Avec d'autres « arrivants », je suis noyé dans le flot de la relève des gardiens. La nouvelle équipe restera jusqu'à l'aube.

Attente.

Un gradé nous fait signe d'avancer jusqu'à une sorte de comptoir où nous déclinons notre identité. Un flic m'invite à prendre place dans le grand aquarium en plexiglas où s'entasse déjà une population disparate, des hommes en majorité. Pas de place sur les banquettes, pas un coin de mur libre où s'adosser. On me gratifie de quelques saluts.

Une grande Ghanéenne très en chair essaye de faire comprendre à un Algérien qu'elle se trouve là parce qu'elle est sans papiers. Les autorités françaises vont l'expulser. Elle vocifère contre l'administration en secouant furieusement la tête et ses avantages imposants. Son voisin l'écoute attentivement en répétant inlassablement : « Il a rison, il a rison... Ci vriment digoûtant ! Vraiment il a rison. » Elle se lève avec un sourire éclatant et vient lui assener une formidable claque dans le dos

qui lui laisse le souffle coupé. Nous sommes une quarantaine à passer la nuit là ; le demi-sommeil des uns sera troublé par l'agitation de ceux qui ne tiennent pas en place. La fumée des cigarettes finit par retomber en épais brouillard. En face, les fonctionnaires chargés du maintien de l'ordre s'agitent – une vraie fourmilière. Le fourgon fait constamment la navette. Entre deux voyages, les flics se jettent voracement sur leur sac de ville et dégagent qui son sandwich, qui sa gamelle, qui son litron, et tout cela se retrouve englouti par leurs becs affamés. Tout en se sustentant, ils bavardent avec animation ; les congés, les échelons, les jours fériés... et puis une provoc' tirée de l'actualité récente.

– T'as vu : on a fini par dézinguer Mesrine ! Y nous fera plus chier, çui-là.

Pour le coup, ça renaude dans la cage.

– Pas contente, la racaille ?

Un gars rigole dans son coin ; ça finit par irriter un flic.

– Eh, oh, le camé ! Qu'est-ce t'as ? T'as pris un coup dans le cul ? Tu t'es fais *shooter*, mon chou ? Tu vas voir si j'me lève ! Je vais t'apprendre à te marrer, moi !

L'autre s'écrase immédiatement. Le silence se fait dans l'aquarium.

Les grands projets, les utopies, les judicieux détournements... échec total... Sur toute la ligne. Pris dans la nasse... rattrapés par les flics... par l'institution, toutes les institutions, par l'État ; collés au mur... mieux : derrière les murs.

En attendant leurs collègues, les flics s'essayent à l'humour – dans la mesure de leurs maigres moyens – pour combattre le sommeil. L'heure avance. Le froid nous engourdit peu à peu. Les paupières lourdes, le brigadier contemple le grand livre de la main courante posé sur son bureau en pompant sur son mégot agonisant.

On s'engluie. Ceux qui ne dorment pas attendent l'aube, affalés sur le sol. Nous avons protégé nos corps du froid contact

du carrelage de l'aquarium avec les journaux de la veille. Nous sommes là, immobiles, silencieux, perdus, en attente. Le calme s'installe dans une pesanteur lourde de vieux mois.

Je pense à Gislaine et à mes filles ; à ma cadette – seize ans : les problèmes des adultes viennent de faire dans son adolescence une irruption brutale en forme d'intrusion policière.

Une angoisse insupportable me tenaille. Dans notre cage, l'humidité se fait pénétrante. Fidèle à sa merveilleuse tête d'abruti, le brigadier en a terminé avec ses faux airs de grand insomniaque : il lui arrive maintenant de piquer franchement du nez vers la table, mais il évite à chaque fois le choc par un sursaut *in extremis*. Dans la cour, le fourgon ronronne ; il vient de terminer sa dernière ronde.

Bruits de portes. Entrée spectaculaire d'une véritable volière de travestis poussés par les flics égrillards qui viennent de les rafler. Toute une faune de roucouleuses aux formes ondulantes envahit le hall. Quelques-unes, la peau ambrée et les fesses moulées dans de seyants pantalons de cuir, se balancent comme des lianes. Les effluves de lourds parfums qui envahissent les lieux nous sortent de notre torpeur. Toutes laissent déborder des seins opulents. Leurs cheveux blonds ou noirs de jais retombent sur la cambrure de leurs reins. D'un seul coup, tout le monde est réveillé ; ces succubes ont mis l'aquarium sous adrénaline. L'irruption de ces belles de nuit dans le commissariat provoque des sifflets admiratifs. Même les plus timorés se poussent du coude, certains émettent de petits cris hystériques, d'autres lancent des clameurs de champion de rodéo.

Un gros flic particulièrement spirituel met un terme à cette poésie baroque en ordonnant à cette « bande d'enculés » – selon ses propres termes – de s'asseoir. Encouragé par les rires de ses collègues, il ajoute : « Faites gaffe où vous posez votre cul avant de vous asseoir, tas de pédoques ! » Quant à nous, d'autres flics nous prient poliment de « fermer nos gueules ». Tout le monde obtempère à contrecœur.